

LA REINE DES CIPAYES

CATHERINE CLÉMENT

LA REINE
DES CIPAYES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108088-9

© Éditions du Seuil, avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Rajesh Sharma

Toutes les guerres civiles, invasions, révolutions, conquêtes, famines, aussi compliquées, rapides et destructrices qu'elles aient pu être en Hindoustan, ont simplement effleuré sa surface. L'Angleterre, elle, a entièrement cassé le cadre de la société indienne sans que l'on voie apparaître le moindre symptôme de reconstitution. La perte du vieux monde, privée du bénéfice d'un nouveau monde, confère un caractère mélancolique particulier à la misère actuelle du Hindou, et sépare l'Hindoustan gouverné par l'Angleterre de toutes ses traditions, et de l'intégralité de son passé historique.

Karl Marx, « Le gouvernement britannique en Inde », *The New York Daily Tribune*, juin 1853.

Première partie

LA CHÉRIE

Comme un garçon

Bhagirati, sa mère, avait de larges yeux en forme de poisson, une peau lumineuse, un long cou flexible. Mariée à douze ans à Moropant Tampé, treize ans, elle avait une âme résistante dans un corps gracile et une réputation de beauté née le jour de ses noces, quand une bouffée de vent soulevant son voile rouge découvrit son visage.

L'enfant naquit en 1828. Ou 1829. Peut-être même 1831, qu'est-ce qu'une fille qui naît dans une maison obscure ? Pas de déclaration officielle, rien d'autre que la mémoire familiale. La mère étant étroite, l'accouchement avait duré longtemps, la nourrissonne avait le visage chiffonné et personne ne s'étonna de son teint de mangue trop mûre, de sa bouche minuscule, de son petit nez d'aigle. La fille de la sublime Bhagirati aurait la beauté de sa mère, personne n'en doutait. Mais ce n'était pas un fils.

Comme il aimait follement sa femme, Moropant Tampé accueillit sa fille avec une joie sincère qui n'était pas de mise.

Une fille, pour un hindou, c'est mille fois moins

qu'un fils. Une fille, hélas, c'est un fardeau qu'il faudra doter et qui ne pourra pas allumer le bûcher de son père comme le fera un fils à l'heure du dernier rite. L'ordre du monde exige au moins un fils.

Moropant était de la caste des brahmanes, la plus haute, la seule pure. Dans la hiérarchie des êtres créés par le dieu Brahma, les brahmanes, nés de son souffle, garantissent la pureté de tous les autres, qu'ils soient guerriers, marchands, serviteurs ou même pariah, ces sous-hommes réduits à la pire impureté.

Le devoir des brahmanes est de faire respecter l'ordre.

Le jeune Moropant était un adolescent amoureux de la vie. S'il respectait les interdits de sa caste, il n'était pas confit en dévotion. L'austérité n'était pas son fort, ni les macérations des ascètes ni les coutumes hindoues exigeant des garçons. Moropant Tampé n'étant pas un brahmane intégriste, il s'éprit de sa fille aussitôt qu'il la vit et elle prit tout son cœur, les vaisseaux, les canaux, les battements réguliers et le sang palpitant, toute la place qu'aurait pu prendre un fils.

Son premier cri fut rauque et si grave que son père s'étonna. « Elle crie comme un garçon ! » dit-il avec fierté. Il fut donc décidé que son nom aurait quelque chose de mâle, comme une pierre dure, ou un joyau. Moropant l'appela Manikarnika, « la maîtresse du joyau », l'un des noms de Kashi, l'enceinte sacrée qui entoure la ville de Bénarès.

La famille de Moropant Tampé vivait alors sur les rives du Gange, dans une haute maison située en amont de Bénarès. Et Manikarnika était aussi le nom du champ de crémation le plus sacré au monde, là où le dieu Shiva chuchote à l'oreille des mourants la formule qui les délivrera, les empêchant de renaître dans une chair nouvelle. L'enfant-joyau aurait un lien secret avec le sacrifice ultime et la ville sainte.

Le jour même, l'astrologue familial confia les données de la nourrissonne au mathématicien et, une semaine plus tard, l'astrologue prédit le destin de l'enfant. L'horoscope surprit : la petite serait reine. Or c'était impossible ; une fille de brahmane n'épouse pas un roi ! Tout souverain qu'il soit, un roi est de la caste guerrière, deuxième en hiérarchie, inférieure aux brahmanes, c'était indiscutable.

L'astrologue fit refaire les calculs avec soin. Manikarnika, fille de Moropant et de Bhagirati, serait une reine honorée.

Le jeune père s'inclina. Nul en Inde ne conteste un horoscope.

Moropant Tampé appartenait au peuple des Marathes, qui vivent près de Mumbai, alors appelée Bombay. Deux siècles plus tôt, un guerrier audacieux du nom de Shivaji avait décidé de donner aux Marathes un empire et, s'élevant contre le joug des empereurs moghols, il les avait vaincus. Aujourd'hui encore, les Marathes vénèrent Shivaji comme on adore un dieu,

célébrant son courage, son profil majestueux, sa barbe noire et sa peau claire, même si son empire n'aura pas survécu.

Dispersés par la force, les Marathes vaincus continuaient de vivre un peu partout dans leur ancien empire, et tel était le cas de Moropant Tampé. Pour élever sa fille, il accepta de servir à la cour d'un grand seigneur marathe battu par les Anglais. Il serait conseiller d'un prince déchu, mais riche.

Les Anglais étaient là depuis déjà deux siècles. Très tôt, ils avaient courtoisé les empereurs moghols, envoyé de nombreuses ambassades, obtenu des ports sur la mer d'Oman, fondé une minuscule compagnie commerciale comme il y en avait tant sur les rivages de l'Inde : française, hollandaise ou danoise, ça pullulait. Dans les commencements, les Anglais n'avaient pas de volonté de conquête au nom du Dieu unique comme les Portugais. Les Anglais n'aimaient que les affaires.

En lui accordant le monopole du commerce sur l'océan Indien en l'an 1600, la reine Élisabeth avait donné son nom à la petite compagnie : *East India Company*, la Compagnie de l'Inde orientale.

La petite affaire anglaise que les peuples de l'Inde appelaient « Kampani » avait supplanté ses concurrentes et s'était engraisée. Pour protéger le commerce, les Anglais avaient recruté des paysans, musulmans et hindous, souvent des brahmanes. Ils leur avaient donné un nom persan, *sipahi*, qui signifiait « soldat ».

La prononciation s'était peu à peu déformée, et le commun des officiers britanniques ne disait plus « Sipahis », mais « Sepoys », que les officiers français servant dans quelques-uns des royaumes de l'Inde appelaient les Cipayes. En temps normal, ils étaient fort disciplinés.

En 1807, à Vellore, un général anglais voulut régler la taille de la barbe et la forme de la moustache. Mutinerie, châtement ; on attachait les mutins aux bouches des canons et zou, on faisait feu. En 1824, nouvelle rébellion et même châtement. Depuis cette dernière mutinerie, les cipayes étaient devenus les meilleurs des soldats.

De leur toute petite île, les souverains anglais nommaient des gouverneurs chargés de faire régner l'ordre dans leurs affaires, par la force au besoin. Et la force triomphait.

Grosse de deux cent cinquante mille cipayes dirigés par trente mille officiers anglais, l'Honorable Compagnie de l'Inde orientale administrait de nombreux royaumes et en protégeait d'autres. Quiconque se rebellait était destitué mais, l'Anglais étant infiniment malin, le rebelle était aussitôt pensionné, et telle était l'histoire de Baji Rao le second, un prince indien qui, après sa défaite, s'était replié sur la ville de Bithur, pourvu d'une pension confortable et d'une cour pléthorique.

Quand sa fille eut trois ans, Moropant Tampé rejoignit Baji Rao à Bithur.

Brahmane de naissance, Baji Rao était d'une grande famille princière, les Peshwa. À Bithur, le palais était plein de splendeurs dignes d'un maharaja, rempli aussi de femmes, légitimes ou putains. Baji Rao jouissait d'une vie libertine tout en rongant son frein. Il n'avait pas dit son dernier mot.

Conseiller du dernier des Peshwa, Moropant fit partie de la cour du prince destitué, habitant un recoin du palais où grandit la fillette née d'une mère admirablement belle.

Avec les années, la petite changea du tout au tout.

Le nez, on ne voyait que ça, un long nez plongeant sur la bouche minuscule et dévorant les joues. Contrairement à sa mère, l'enfant avait une peau sombre et lisse comme un bronze poli. Comme si ce vilain teint foncé réprouvé par la tradition ne lui suffisait pas, les yeux de la fillette lançaient des flammes et regardaient bien droit sans jamais se baisser. Une fille impossible.

À trois ans, la petite était solidement campée sur ses jambes, et elle avait encore la grosse voix d'un garçon. À quatre ans, son corps potelé s'allongea. À cinq ans, elle était maigrichonne et courait dans les jambes de son père. À cette époque, elle riait aux éclats. Elle n'avait pas perdu sa grosse voix de garçon. Le petit prince de la cour de Bithur l'adorait.

Les héritiers du grand seigneur déchu n'étaient pas de sa couche, car Baji Rao n'avait pas eu de fils.

En pareil cas, les souverains de l'Inde adoptent. Un cousin, un neveu, un lointain parent ou bien un garçon de rencontre. Suivant l'antique tradition hindoue, Baji Rao avait adopté des enfants dont l'aîné serait un jour son successeur. Ou les autres, en cas de malheur.

Le premier, Dondhu Pant, avait tout juste trois ans quand le seigneur décida de l'adopter. Baji Rao l'avait nommé Dondhu, « le Débile », sous prétexte que, ayant perdu plusieurs fils, il ne voulait plus tenter le mauvais sort. En lui donnant un prénom ridicule, il détournait le cours des astres.

Le deuxième était un jeune adulte et le troisième, tardivement adopté, était un enfant. Le jeune homme mourut. Les deux autres garçons virent leur nom changer : Dondhu prit le titre de Nana Sahib, et le bébé celui de Bala Rao.

Quand il vit son fils Dondhu courir sur le sable avec la fille de son conseiller, Baji Rao laissa faire. Qu'ils s'amuse !

Une fille avec un gars, un prince ? La fille d'un brahmane ? Cela ne se fait pas ! disaient les gens de la cour. Une fille de brahmane, ça ne sort pas de l'ombre de sa mère ! Où était-elle, sa mère ?

En cendres, son âme fière dissoute dans le grand tout. À seize ans, par un automne submergé de moustiques, la belle Bhagirati avait quitté son corps, dévoré par les fièvres en trois jours.

Désemparé, Moropant ne savait pas très bien comment élever sa fille. La perte de sa femme l'avait plongé dans la stupeur ; devant le bûcher où elle se consumait, il avait empli ses poumons de la fumée des feux. On l'avait entraîné de force ; il s'était éloigné d'un pas raide et absent.

Le cœur vide, Moropant laissa sa fille frayer avec le petit prince, puisque Baji Rao, son maître, le voulait bien.

Manikarnika est un long prénom, impossible à crier quand on joue à cache-cache. Manu, c'était plus simple.

Manu, comme le nom du premier des hommes dans le mythe, Manu, l'humanité mâle qui fit les lois de l'Inde.

*propos recueillis par Catherine Clément
et Dominique-Antoine Grisoni,
illustrations de Catherine Clément)*
Seuil, 2002

Le Divan et le Grigri
(avec Tobie Nathan)
Odile Jacob, 2002
« Poches Odile Jacob », 2005

L'Inde des Indiens
(avec André Levin)
Liana Levi, « L'Autre Guide », 2006

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 102651 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE